

J'ai réussi ma vie. Non que j'aie gagné beaucoup d'argent, je n'ai rien gagné du tout, je suis restée à la maison. Ni que je sois devenue célèbre.

Certes, on me connaît bien puisque la femme d'un grand homme est connue à sa manière. Mille ragovaudages courent sur elle, remarques, commentaires tournant autour d'une seule question : pourquoi le grand homme a-t-il lié son sort au sien ? Mais qu'elle rencontre par hasard une connaissance – à elle ? non, d'abord à Lui – en allant chercher son pain, au concert ou lors d'un vernissage serait plus vraisemblable, l'intérêt qu'on lui porte est celui qu'on porte à l'énigme de l'élection.

J'aime assez qu'on s'intéresse à moi comme à une clef. Leur panneton a un joli profil de chèvre.

La clef que je suis ouvre quelques compartiments de la vie du grand homme, ceux précisément par quoi il n'en est pas un.

Les gens du premier cercle, c'est même ainsi qu'ils montrent leur appartenance à la coterie, ont une autre attitude. Pour ceux-là, la femme, la compagne, l'épouse, doit être considérée sans extraordinaire. Elle ne suscite aucune curiosité, rien en elle ne s'écarte de l'habituel. Elle est toujours quelque un de très gentil et de très drôle, elle est sans histoire. L'accorte niaiserie des relations prouve la familiarité.

Mais dans mon cas et dans celui de l'homme aimé, il n'y a pas de premier cercle. L'extrême resserrement de notre vie ne laisse pas de place aux complices. Attachée à lui, lui mobile et moi fixe comme un orgue au fond d'une église, la lumière ne m'atteint que très basse et rase. Personne ne peut donc dire que je suis gentille, ou que je suis drôle, on ne dit rien de moi. On suppute à l'occasion, continuation de l'ancienne vie de salon, vie de salon au vol, dispersée dans l'air, et on cherche en moi, avec une politesse empressée, incommode, qui cache mal la malveillance, à évaluer combien je contiens de fausseté et à peser mon mensonge. Connaître l'autre côté des gens est une passion

ancienne. Exploiter l'autre côté, toute société, et celle jadis de cour, s'y emploie. Les magazines people ont éminemment rempli cette fonction nécessaire qui prouve qu'il n'est de curiosité de l'homme que pour l'homme (pas du tout pour les choses, les pays exotiques) et on pourrait croire qu'il n'est plus besoin de ces regards qui disent : « elle a pris un coup de vieux » (à vingt-cinq ans, c'est facile, il suffit d'avoir atteint vingt-cinq ans et demi), ou bien : « je la croyais plus mince ». De toute façon, aussi svelte que je sois, et j'y veille, j'ai le malheur, le seul que je me connaisse, de laisser à la mémoire le souvenir d'une femme plus potelée que je ne le suis : j'enfle dans le souvenir.

Car vous aurez compris que je suis une femme et par-dessus le marché celle d'un homme. Quant à savoir si j'ai vingt-cinq ans, je vous dirai sur-le-champ que je les ai eus. J'atteins maintenant, comme je l'annonce avec une certaine malice, *plus ou moins* le demi-siècle. Et, depuis un an, ayant atteint le chiffre fatidique, « WOUIT... CRAC... CRR... : brouillage sur la ligne de vie », je ne cherche plus à dire mon âge. Car si le 6 et le 9 accolés tressent une posture érotique renommée, le 96, pourtant formé des mêmes chiffres, mais à l'envers, ne fait penser qu'à un numéro de téléphone dans

un sketch inédit de Fernand Raynaud, variante du « 19 à Asnières ». Il n'y a que le signe de l'infini qui, écrit à l'envers, reste le même.

Que le 6 ou le 9 initial soit irrémédiablement anérotique contrarie le plaisir que j'avais jusqu'ici à annoncer le nombre d'heureuses années auxquelles j'avais réussi à parvenir. J'outrageais ainsi mes contemporaines, puisqu'un autre présent que j'ai reçu des dieux est le don *Elsa-Morante*. Appelons-le ainsi. Les dieux feraient bien, pour s'y retrouver et borner l'idée qu'on se fait de leur magnanimité, d'inscrire sur l'étiquette des dons rangés dans les placards célestes le patronyme de celui ou celle qui en aura été le prototype. Le don *Elsa-Morante*? Les dieux veulent la perte des hommes. Pourquoi en ceci faire une distinction entre les dieux antiques et modernes? Seule la technique change : frapper les hommes de folie chaude, ou de la froide en quoi consiste de croire en eux. Ne vous souvenez-vous pas, lecteur ignorant, que cette réputée écrivain italienne voulut se suicider pour se vieillir, elle qui se désespérait à quatre-vingts ans passés d'avoir l'air d'une femme de trente-huit : pour elle, cette monstruosité était insupportable.

Donc, je suis une femme, ni riche ni célèbre. Ni légère et, selon les critères ambiants, je n'ai rien fait

d'autre de ma vie que la réussir. Car j'ai parfaitement réussi ma vie. Non pas en la peuplant d'enfants venus de moi et de l'homme dont je vous parle. Je n'ai pas eu d'enfants. Je n'ai pas eu une grande maison avec quatre dromadaires, un chat passant entre les livres et des amis en toute saison sans lesquels je ne pourrais vivre. Pourquoi la déplorable dactylographe que je suis fait-elle toujours la même faute en tapant le mot « AMIS » ? Pourquoi une dyslexie, aussi frappieuse qu'un esprit, forme-t-elle, à la place, le mot « MAIS », adverbe d'opposition ? J'ai réussi ma vie et loin de la conception du philosophe soticien, non stoïcien, pas pour avoir demandé moins qu'elle ne pouvait offrir, ni borné mes désirs au cours du monde, rêvé mes forces et craint mes volontés ou parce qu'une placidité particulière m'a donné le caractère étroit. Ou par belle humeur, pour avoir réclamé et subi cette lobotomisation pratiquée en Amérique, ce pays des grands exploits, qui, avec une très petite partie du cerveau, vous ôte les angoisses et les fibres du désespoir. Non, j'ai réussi ma vie parce que j'ai obtenu ce que j'ai voulu. Ce que j'ai voulu n'était pas rien, ni facile à avoir.

Bien sûr, j'ai fait ce que les autres appellent des sacrifices. J'ai arrêté mes études, qui se dessinaient

prometteuses. J'ai cessé de voir ceux qui m'étaient chers et qui sans doute me seraient devenus importuns, j'ai renoncé aux grands voyages que j'adorais et pour lesquels j'étais assez remarquablement faite. Jugez-en : à onze ans, à la faveur d'une bourse Zelligidja, cela existait à cette époque coloniale, je fis à bicyclette le tour de l'Auvergne en solitaire et rapportai un mémoire sur l'artisanat du sabot qui me valut un premier prix.

Je traversai à douze ans la baie de Bandol (dans le Var) en pédalo et disparus sur la mer pleine dans l'intention affirmée de rejoindre à un mille marin de là l'île des Embiers qui élève dans l'air de poudre bleue une silhouette de château de sable qu'aucune vague ne détruit. Au point qu'au crépuscule, ne me voyant pas revenir, on envoya les hélicoptères de la marine. Je revins, pédalant toujours, entre deux hélicoptères comme entre deux gendarmes, comme entre deux adjectifs.

A quatorze ans, enfermée par ma mère dans un pensionnat suisse au-dessus de Château d'Oex, où je cirais les chaussures des pensionnaires turques mais argentées contre des plaques de chocolat à la liqueur, je confirmai mon humeur vagabonde. Les plaques de chocolat à la liqueur ? N'y voyez aucune mièvrerie de petite fille gourmande. C'était un rude

travail d'en amasser suffisamment et de parvenir à récupérer, à l'aide d'une aiguille creuse (une alêne!), le whisky, le cognac ou même la Grande-Chartreuse *logés dans les alvéoles de chocolat, jusqu'à obtenir* un petit verre assez conséquent d'alcool. Quant au chocolat, je le jetais.

Enfermée dans ce pensionnat, je m'en absentais sans prévenir. Je ne connaissais pas les lignes de train, n'avais entre les mains que le passeport de ma Turquie favorite : photo d'une grosse bouille replète, cœur d'or, et très très très brune – j'étais alors d'un châtain pâle très identifiable –, et douze centimètres de plus que moi qui étais plutôt chétive. En outre, toutes les pages du passeport étaient évidemment écrites en turc et frappées d'énormes tampons compliqués où se voyait encore la fureur employée à les appliquer. Je m'absentais sans crier gare pour regagner Paris, la belle ville. Quelque chose ne me laissait pas en repos.

J'avais en effet du mal à situer dans mon souvenir le lieu exact où se trouvait une crêperie sise quelque part au Quartier latin (le QUARTIER LATIN!), quartier quasiment inconnu de moi, où habitaient Ésope, Chamberlain, le docteur Jivago, Ben Barka qui en serait un jour enlevé, enfin tous les gens que je connaissais. Crêperie dont tout ce

que je savais était qu'elle se trouvait au Quartier latin – l'homme aimé m'y avait fait l'offrande d'un déjeuner – et dont il me semblait urgent de connaître l'adresse véritable. Ne pas savoir où se tenait exactement cette crêperie me tourmentait et j'y mis bon ordre en allant voir. J'avais aussi le projet de me rapprocher de l'homme aimé. Pas dans la réalité vraie. L'homme aimé, pour sa part, était parti en Chine ou au Kamchatka, enfin très loin, lui aussi était bon voyageur, pas d'humeur – jamais – à bien prendre qu'on se mêle de ses affaires. Il entourait ses sorties et ses entrées d'un secret de fantôme. Pour que le lieu de notre dernière rencontre pût servir au moins à un rapprochement mental, il me fallait une localisation précise : les rapprochements mentaux ne sont pas un couple fragile d'hôtel borgne. De toute façon, je n'allais pas partir pour la Chine ou pour le Kamchatka avec un passeport turc.

Alors, il restait Paris, et je partis pour Paris. Ce Paris que je ne connaissais guère : une rue au fond du XVII^e arrondissement, contenant d'ailleurs le logis de mes parents, donne mal une vue générale sur la ville ; ce Paris où la petite fille que j'étais, demandant son chemin vers une crêperie dont elle ne connaissait ni le nom ni l'adresse, n'inspirait

guère confiance aux passants qui, avec constance, parlaient de me renvoyer à ma mère par l'entremise de la police. Mais je parvins comme une fleur rue Grégoire-de-Tours, vis la crêperie, dépensai les derniers sous confiés par la Turque généreuse, en échange d'un millier de brossages de chaussures futures, à manger une crêpe au goût de poussière, repris le train incontinent, revins à Chaussinière, pardon à Rossinière, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Et surtout pour l'avoir dit, d'abord à la Turque, ensuite à la *prefect* ou responsable d'étage, *prefect* à qui j'avais fait valoir, lettre de demande de permission de sortie à l'appui, forgée par une amie de la Turque qui, portant uniquement des chaussons, n'avait qu'un intérêt platonique à l'affaire, que je devais d'urgence prendre le tortillard charmant de six heures du soir pour Montreux, invitée à l'improviste pour la nuit dans le château, le palace (je ne lésinais pas) où était supposée séjourner la cousine de ma mère qui signait la lettre. *Prefect*? Une précision : le pensionnat était conçu, dans les dépliant publicitaires qui en vantaient les mérites, sur le modèle des collèges anglais pour garçons et il n'y avait que des filles, cela aurait dû alerter les mères scrupuleuses. J'avais empêché l'amie de la Turque, et turque elle-même, d'em-

brouiller la signature de la fausse lettre de paraphes. Tout culturellement turcs qu'ils fussent, ils puaiet le lyrique enthousiasme des contrefacteurs novices.

J'abandonnai les voyages. J'en fis quelques-uns encore entre quatorze et vingt-deux ans, dont un en Italie, mêlée à une bande de jeunes gens érudits, voyage gâté par une sombre histoire de beurre que l'un des jeunes hommes érudits tenait à transporter partout avec lui de crainte que les autres n'entament la plaque au-delà de ce qu'une distribution égalitaire leur avait imparti et qui dégouлина de ses poches par plus vingt degrés devant un très beau tableau.

J'abandonnai la danse classique dont j'adorais le professeur, une pas si vieille dame que ça à l'époque, russe, tout à l'opposé de la caricature qu'on s'en fait. ni brune ni maigre, ni folle ni despote, mais grande comme une flamme, les deux chandelles rentlées et blanches de ses jambes logées tout droit dans la bobèche de ses pieds parfaits. Son visage était transparent : il ne disait que l'effort, les jambes robustes, les mèches bien attachées, les yeux d'ange, la préméditation de la paix. Je m'écrasais le nez contre cette vitrine. J'aurais voulu entrer plus loin et demander le prix. Visage parfaitement pur, indifférent. Il n'était pas celui que je me voyais.